Un verbe, des sens…Vivre, Mourir, Etre heureux

Vivre

Texte à lire

Dans un sens, c'est bien ma vie que je joue ici, une vie à goût de pierre chaude, pleine de soupirs de la mer et des cigales qui commencent à chanter maintenant. La brise est fraîche et le ciel bleu. J'aime cette vie avec abandon et veux en parler avec liberté : elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme . Pourtant, on me l'a souvent dit : il n'y a pas de quoi être fier. Si, il y a de quoi : ce soleil, cette mer, mon cœur bondissant de jeunesse, mon corps au goût de sel et l'immense décor où la tendresse et la gloire se rencontrent dans le jaune et le bleu. C'est à conquérir cela qu'il me faut appliquer ma force et mes ressources. Tout ici me laisse intact, je n'abandonne rien de moi-même, je ne revêts aucun masque : il me suffit d'apprendre patiemment, la difficile science de vivre qui vaut bien tout leur savoir-vivre.

Albert Camus Noces

Réactions personnelles

- Partagez-vous cet « amour de la vie » décrit par l'auteur ?
- Comment réagissez-vous à « la difficulté » évoquée à la fin du texte ?
- L'auteur vous semble-t-il « heureux » ?

Texte à travailler

Dans un sens, c'est bien **ma vie** Clés de lecture 1 que je joue ici, une vie à goût de pierre chaude, pleine de soupirs de la mer et des cigales qui commencent à chanter maintenant. La brise est fraîche et le ciel bleu. J'aime cette vie **avec abandon** Clés de lecture 2 et veux en parler avec liberté : elle me donne l'orgueil de **ma condition d'homme** Clés de lecture 3. Pourtant, on me l'a souvent dit : il n'y a pas de quoi être fier. Si, il y a de quoi : ce soleil, cette mer, mon cœur bondissant de jeunesse, mon corps au goût de sel et l'immense décor où la tendresse et la gloire se rencontrent dans le jaune et le bleu. C'est à **conquérir cela** Clés de lecture 4 qu'il me faut appliquer ma force et mes ressources. Tout ici me laisse intact, je n'abandonne rien de moi-même, je ne revêts aucun masque : il me suffit d'apprendre patiemment, **la difficile science de vivre** Clés de lecture 7 qui vaut bien tout leur savoir-vivre.

Albert Camus Noces

Etre acteur

- Repérez les différentes parties du texte et leurs articulations. Quelle est l'idée essentielle que défend l'auteur ?
- Relevez les mots qui appartiennent aux champs lexicaux de la nature, des couleurs, des sensations. Quel décor construisent-ils ?
- Comment comprenez-vous la phrase « C'est à conquérir cela qu'il me faut appliquer ma force et mes ressources. » ?
- Quels sentiments exprime l'auteur ? Vous semblent-ils désuets, naïfs, réalistes…?

Clés de lecture

1. Ma vie

Dans **ce texte** Contexte 1, l'auteur ressent du plaisir à communier avec la nature (le soleil, la mer, les cigales). Tous ses sens sont en éveil et lui procurent une sensation de « bien être ». L'auteur ne parle pas de la vie sur un plan intellectuel : il ne raisonne pas. Au contraire, il témoigne, raconte : c'est l'expérience de la vie qui est mise en avant. Ici, « vivre », c'est d'abord ressentir dans son corps la joie d'être en harmonie avec la nature. L'auteur célèbre la vie terrestre et la place au-dessus de tout discours, de toute théorie.

Cette **dimension de l'existence** Contexte 2 se retrouve en christianisme. En effet, l'homme n'est pas un pur esprit, son corps est une dimension essentielle de sa vie. Les plaisirs terrestres font partie des dons de Dieu pour rendre la vie joyeuse. La foi ouvre à des horizons joyeux : par exemple, en donnant l'envie de vivre cette joie avec d'autres ou que d'autres puissent aussi la ressentir. Pour les chrétiens, la joie n'est toutefois pas la raison ni le but de la vie, elle est « un bonus », un véritable cadeau de Dieu que l'homme peut offrir et partager

2. Avec abandon

Ici, l'auteur parle d' »abandon » parce qu'il laisse aller son corps aux plaisirs de ses sens : il s'en remet à cette nature qui lui procure de la **joie** Culture 2. C'est à cette joie, à cet amour qu'il s'abandonne.

Dans l'histoire du christianisme, on retrouve cette même idée « d'abandon » mais envisagée plutôt comme un « abandon de soi » à Dieu. Dans cette perspective, le croyant cherche à « s'oublier » pour faire place à Dieu. Il peut aller jusqu'à **nier totalement sa personne** Espace temps 1 : sa vie est alors faite de renoncements et de sacrifices.

Aujourd'hui, les chrétiens parlent essentiellement d' »abandon » dans le sens de « confiance ». La relation entre l'homme et Dieu (ce qu'on appelle la foi) s'établit aussi dans la confiance. La foi ne dispense pas le croyant des drames de la vie, elle ne le préserve de rien, mais lui assure que Dieu reste présent à ses côtés. Cette confiance permet au croyant de s'appuyer sur Dieu, de recevoir de lui des paroles qui le réconfortent ou le redressent, qui le stimulent ou l'apaisent. Dans ce cas, on parle de « vie en Dieu ». C'est-à-dire une vie où le croyant et Dieu sont en

relation de vérité Textes bibliques 1 l'un avec l'autre. Et c'est à une joie, à un amour que le chrétien s'abandonne.



3. Ma condition d'homme

Pour l'auteur, la condition humaine est absurde : elle n'a pas de sens parce que la mort aura tôt ou tard le dernier mot sur la vie. Cela n'empêche pas l'homme d'être libre d'agir, de se révolter et de ressentir malgré tout de la joie.
La condition humaine n'est pas toujours perçue de cette manière. Par exemple, en christianisme, elle n'est pas absurde parce que **Dieu est solidaire** Textes bibliques 2 de l'homme. Les chrétiens croient que Dieu est même devenu un homme (Jésus) pour vivre cette solidarité jusque dans la mort : Dieu sauve de l'absurdité apparente de la vie. Spontanément, l'homme perçoit les limites de sa vie (la mort, la maladie, le handicap) comme scandaleuses et intolérables. En se faisant homme, Dieu lui-même assume ces limites et montre que, malgré elles, la vie humaine a du prix à ses yeux. La condition humaine a du sens parce que Dieu lui en donne : **Dieu renouvelle** Espace temps 2 au croyant sa solidarité quelle que soit sa situation.

4. Conquérir

L'auteur exprime un désir de conquête : il lui faut acquérir par ses propres forces un « bien-être » existentiel. Selon cette logique, la vie devient un objet que l'homme doit s'approprier par ses propres capacités. Pour vivre, il faut faire ceci ou cela, déployer des moyens pour « **réussir** Contexte 3 » sa vie.
Cette idée éclaire par contrase la manière qu'a le christianisme de percevoir la vie. En effet, pour les chrétiens, la vie est essentiellement perçue comme un **don de Dieu** Clés de lecture 5. De plus le message chrétien affirme que la vie de l'homme **ne se résume pas** Clés de lecture 6 à ce qu'il en fait

5. La vie don de Dieu

Pour les chrétiens, la vie est essentiellement perçue comme un don de Dieu : l'homme n'a donc pas à « faire » sa vie puisqu'il la reçoit d'un autre. Ce n'est pas l'homme qui en est l'auteur mais Dieu. Selon cette logique, la vie n'est pas une conquête, mais plutôt un chemin que l'homme est invité à prendre en compagnie de Dieu.

6. La vie ne se résume pas aux actes

Généralement, les hommes mesurent leur vie selon des critères de performance (réussites sociales, familiales, intellectuelles, sportives, etc.), ils pensent qu'ils sont ce qu'ils font. Le message chrétien affirme au contraire que la vie de l'homme ne se résume pas à ce qu'il en fait : la vie d'un homme n'est pas la somme de ses actes. Les chrétiens croient que Dieu pose un regard bienveillant sur eux, indifféremment de leurs actes. Il les aime tels qu'ils sont et non pas en fonction de ce qu'ils font. Cela ne veut pas dire que ce qu'on fait n'a pas d'importance, mais que l'essentiel (ce qu'un individu est véritablement) **ne se situe pas là** Espace temps 3. L'amour que Dieu porte à l'homme n'est pas à conquérir, le croyant peut le recevoir chaque jour gratuitement dans la foi.

7. La difficile science de vivre

L'auteur parle de la vie comme d'un apprentissage difficile qui, telle une science, demande efforts et applications. En cela, il parle de « difficultés ». Ces difficultés peuvent survenir dans bien des domaines : la santé, le travail, les relations avec les autres, mais aussi les difficultés économiques ou politiques. Ce sont des obstacles à l'épanouissement de la vie.
Dans les évangiles, Jésus est toujours montré comme celui qui résiste à ce qui détruit la vie. Par exemple, au travers des récits de miracles, Jésus livre un véritable combat contre la maladie et tout ce qui empêche l'homme de vivre. La guérison montre également quel type de vie Jésus vient apporter. Il ne s'agit pas d'une vie où toute difficulté serait ôtée mais d'une vie où **l'individu est remis au centre** Textes bibliques 5 des préoccupations. En effet, la guérison libère l'individu et renouvelle ses relations (avec lui-même, sa famille, la société, Dieu). Dans cette perspective, on comprend que l'homme est perçu comme un être de relations : il y a difficulté, souffrance, lorsque ses capacités à créer des relations sont escamotées, voire impossibles.

Contexte

1. Quand le corps fait défaut

Albert Camus (1913-1960) est un écrivain et un philosophe français. Son œuvre traduit une vision pessimiste du monde et de la vie : selon lui, la vie n'a pas de sens, le monde est « absurde ». L'homme est « condamné » à vivre et à mourir, il est « jeté dans ce monde » et soumis au hasard. La seule liberté de l'homme est de se révolter contre cette absurdité. Cette pensée intellectuelle n'empêche pas Camus d'exprimer une certaine forme de joie de vivre, notamment dans son recueil, Noces (1938). Il célèbre les noces entre le corps et la nature : un plaisir des sens exalté par la beauté de la mer, du soleil. Le corps est au centre d'une telle expérience de vie.
Dans la Bible, le corps ne se réduit pas à l'enveloppe charnelle : il désigne la personne toute entière (corps, âme et esprit). L'être humain est un tout et non l'addition d'un corps et d'un esprit. Ainsi, lorsque ce corps fait défaut, c'est-à-dire lorsqu'il est meurtri par la maladie, la douleur ou le handicap, c'est bien toute la personne qui est meurtrie. C'est la vie toute entière de l'individu qui est blessée.

2. La vie a plusieurs dimensions

La vie d'un être humain a différentes dimensions. La dimension la plus évidente est biologique : la vie humaine est marquée par un début et une fin, une naissance et une mort. Il existe de **nombreux débats** Aller plus loin 1 qui cherchent à définir plus précisément à quel moment cette vie biologique débute et s'arrête. La vie humaine a aussi une dimension intellectuelle. Les chrétiens pensent que l'homme est un être libre, capable de penser, de faire des choix, bref, qu'il est un être responsable. La vie humaine a aussi une dimension spirituelle. Les chrétiens pensent que cette vie spirituelle est plus forte que la mort parce qu'elle repose dans la relation que le croyant a avec Dieu tout au long de sa vie et au-delà de sa vie. C'est ce qu'ils appellent la vie éternelle.
Pour les chrétiens, toutes les dimensions de la vie sont miraculeuses. C'est-à-dire qu'elles trouvent leur origine en Dieu. C'est Dieu qui est l'initiateur et le créateur de la vie. Les hommes sont donc des créatures qui doivent leur vie ni à eux-mêmes, ni à d'autres, ni au hasard, mais à Dieu.

3. Réussir sa vie

Les librairies regorgent d'ouvrages proposant des méthodes pour « réussir sa vie ». On peut s'interroger sur les critères d'une telle réussite. Certains peuvent partir en quête d'une reconnaissance sociale : le travail ou l'argent en sont souvent les critères. D'autres parlent plutôt de réussite dans le domaine privée : il s'agit alors de s'épanouir, de réussir sa vie familiale, son couple, l'éducation de ses enfants.
Mais l'expression « réussir sa vie » soulève une problématique plus générale. « Réussir sa vie » sous-entend qu'on peut la rater comme s'il s'agissait d'une sorte de concours. La vie devient alors **une mise à l'épreuve** Culture 3 où l'individu se doit d'acquérir pour lui-même ou pour les autres ce qui lui permettra de bien vivre. L'individu devient l'acteur principal de sa vie, il en est maître et c'est de lui que dépend sa réussite ou son échec. Le but ultime de la vie est alors de l'élever jusqu'à un certain niveau d'accomplissement, de parvenir à l'idéal qu'on s'est fixé. De telles volontés de réussite sont tout à fait légitimes : chacun aspire à vivre en harmonie avec soi-même, dans son couple, à son travail. Les chrétiens rendent toutefois attentif au fait qu'il ne s'agit pas de confondre le moyen et le but. S'il y a des moyens qui permettent de vivre mieux et bien, ils ne sont pas nécessairement des objectifs à atteindre et en dehors desquels il n'existerait pas de vie heureuse. Les chrétiens croient qu'ils ne sont pas maîtres de leur vie, en ce sens qu'ils ne peuvent pas en maîtriser tous les aspects : la vie réserve assez de surprises (bonnes ou mauvaises) pour s'en convaincre. Ainsi, il ne s'agit pas tant de « réussir sa vie » que de « vivre », c'est-à-dire recevoir cette vie chaque jour comme un don de Dieu même si ce don n'est pas un gage de satisfaction parfaite et permanente.



Espace temps

1. Le défi de l'incarnation

Les chrétiens croient que Jésus était l'incarnation de Dieu, c'est-à-dire que Dieu a pris chair, a vécu et est mort comme un homme. Quand il s'agit de parler de la vie, cette conviction de l'incarnation de Dieu en Jésus devient très importante, surtout en protestantisme. Essentiellement pour deux raisons:

- En venant vivre parmi les hommes comme un homme, Dieu n'a pas méprisé la condition humaine. Il en a connu lui-même les difficultés, les souffrances, les limites. Pour les chrétiens, Dieu n'est donc pas une chose abstraite, perdue là-haut dans le ciel, mais un Dieu qui se situe résolument parmi eux, dans ce monde-ci, en totale solidarité avec ce qu'ils vivent.
- En choisissant de venir vivre parmi eux, Dieu a également coupé court au désir des hommes de devenir « comme des dieux ». La vie croyante ne consiste pas à nier tout ce qu'il y a d'humain en soi pour atteindre un état spirituel absolu. Bien au contraire, la vie croyante est invitée à **prendre au sérieux la condition humaine** Aller plus loin 3 et à l'envisager non pas comme une punition mais comme un don que Dieu a fait aux hommes.
  En ce sens, l'incarnation de Dieu est souvent perçue comme un défi. Certains n'hésitent pas à le formuler ainsi : Dieu a relevé le défi de devenir un homme afin que l'homme relève le défi de devenir véritablement un homme.

2. La vie nouvelle

Toutes les philosophies cherchent à rendre compte de ce qu'est la vérité de la vie humaine. Par exemple, Socrate, le grand philosophe grec de l'Antiquité, fonde sa pensée sur cette célèbre phrase : « Connais-toi toi-même ». Il invite les hommes à découvrir la vérité qui se trouve en eux. Socrate veut aider l'homme à « accoucher » de cette vérité car elle est masquée par les sensations, les opinions et les préjugés. En ce sens, la vie est une quête intérieure de la vérité que chacun est appelé à mener.
Les chrétiens ont une autre conception de la vie et de la vérité. Pour eux, l'homme a été créé par Dieu : il est appelé à vivre en communion avec lui-même, avec les autres et avec Dieu. Seulement (et c'est ce que raconte à sa manière le premier

livre de la Bible, la Genèse), l'homme s'éloigne de Dieu : il lui désobéit, le rejette. Dans la foi, le croyant découvre que malgré son éloignement, Dieu le pardonne et lui offre de revenir à lui, de lui renouveler sa confiance. Devant Dieu, lorsque le croyant se tient en vérité, il acquiert une nouvelle identité. Il n'a plus besoin de se battre pour donner un sens à sa vie, le sens lui est donné. Il n'a plus besoin de s'épuiser à justifier sa vie sur terre, de courir derrière la réussite, la fortune ou la gloire pour montrer son importance, parce qu'il découvre que Dieu l'aime tel qu'il est. Cette conviction change radicalement la manière de regarder sa propre vie, le monde et les autres. A chaque fois que le croyant se découvre **en vérité devant Dieu** Aller plus loin 2, c'est une vie nouvelle qui commence.

3. La vie est-elle sacrée ?

On pense souvent que les chrétiens ont une conception de la vie particulière. Ils la considéreraient comme « sacrée », c'est-à-dire propre à Dieu, intouchable, telle une valeur absolue. En réalité, la question est beaucoup plus complexe que cela et ne fait pas l'unanimité.

- Les chrétiens sont tous d'accord pour dire que la vie vient de Dieu : Dieu crée et offre la vie. En ce sens, on peut dire qu'elle est « sacrée ». Mais le débat est alors de savoir si cette « sacralité » de la vie interdit à l'homme toute action. Si l'homme n'est pas maître de la vie, il en est le dépositaire. Quelles règles doit-il suivre pour préserver et défendre la vie ? Est-il responsable de la vie que Dieu lui offre ? L'Eglise catholique romaine déclare par exemple que puisque la vie est sacrée, elle est intouchable et seul Dieu peut en disposer. Des conséquences pratiques en découlent (particulièrement en bioéthique) : par exemple, l'interdiction de mettre un terme à toute vie, quelle qu'en soient ses formes.
- Affirmer que « la vie est sacrée » ne dit en fait pas grand chose sur ce qu'est la vie. Sur ce point aussi, les chrétiens sont en débat. Par exemple, les protestants refusent généralement de faire de la vie un principe, une valeur absolue. Selon eux, il s'agit surtout de comprendre ce qu'est la vie d'une personne, ce qui la constitue. La vie d'une personne est complexe, plusieurs dimensions la caractérisent et lui donnent sa spécificité (le corps, la parole, la capacité relationnelle, son histoire, etc.). Les jugements qu'on porte sur la vie humaine sont très largement dépendants de la vision qu'on a de l'être humain. De tels débats sous-entendent qu'il faut sans cesse se poser la question : qu'est-ce que l'homme qu'on veut protéger ou promouvoir ?

Textes bibliques

1. Fêter le retour à la vie

Jésus raconte une histoire (qu'on appelle « parabole »), celle d'un père qui avait deux fils. Le plus jeune décide de quitter son père pour vivre comme bon lui semble, loin de son père. Il connaît la joie, l'abondance, puis la misère. Il choisit de retourner auprès de son père en reconnaissant devant lui ses erreurs. Le père accueille son fils et fête son retour.

Luc 15,17-23

> Rentrant alors en lui-même, il se dit: Combien d'ouvriers de mon père ont du pain de reste, tandis que moi, ici, je meurs de faim! Je vais aller vers mon père et je lui dirai: Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Traite-moi comme un de tes ouvriers. Il alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié: il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit: Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils… Mais le père dit à ses serviteurs: Vite, apportez la plus belle robe, et habillez-le; mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons.

Cette parabole apprend au lecteur que Dieu (représenté par le père) s'inquiète de la vie malheureuse de ses enfants, souffre lorsqu'il est rejeté. Ce Père laisse ses enfants libres de choisir leur vie (avec ou sans lui), responsables de leurs actes, mais il se réjouit toujours lorsqu'un enfant revient auprès de lui. L'amour que Dieu porte à ses enfants n'est donc pas dépendant de leurs actes : son amour leur est acquis.
Enfin, cette parabole apprend au lecteur que la vie est faite de plusieurs attitudes, de plusieurs chemins. Elle parle d'une vie non pas tracée à l'avance, mais faite de départ et de retour. Mais la vie que choisit de mener le plus jeune **se transforme en mort** Culture 1 : ses relations aux autres sont mortes, sa joie de vivre est morte, son lien avec son père est mort, son estime de soi est morte. La vie ressuscite lorsqu'il décide de retourner parler en vérité avec son père : pour le père, ce n'est pas une occasion de punition, mais de célébration de la vie retrouvée.

2. " Vivre " dans la Bible

Les différents auteurs des livres de la Bible développent leur représentation de la vie. Ils racontent comment ils la conçoivent et comment ils pensent que Dieu la conçoit. La richesse de leurs propos est immense, mais tous reprennent quelques points fondamentaux : Dieu est le créateur de la vie, Dieu s'intéresse à la vie des hommes au point de vivre parmi eux, Dieu est un Dieu de la vie, celui qui la préserve, l'aime et la désire pour l'homme.

Dans **l'Ancien Testament** Textes bibliques 3 Dieu donne le principe vital à l'être humain. Dans le **Nouveau Testament** Textes bibliques 4, on retrouve cette même conception de la vie avec une insistance sur la vie offerte, donnée par Dieu.

3. Vie dans l'Ancien Testament

Dans l'Ancien Testament, c'est le mot hébreu hayyim qui est traduit par « vie ». Cette vie est donnée par Dieu seul, sous forme de souffle, de respiration, comme lors de la création de l'homme :

Genèse 2,7
Le SEIGNEUR Dieu modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant.

Ce principe vital donné à un être est souvent appelé en hébreu nèfesh qu'on traduit généralement par « âme », mais qu'il vaudrait mieux traduire par « vie », « être vivant ». Dans cette conception, la vie dépend directement de Dieu :

Psaume 104,29-30
Tu leur reprends le souffle, ils expirent et retournent à leur poussière. Tu envoies ton souffle, ils sont créés.

4. Vie dans le Nouveau Testament

Dans le Nouveau Testament, on retrouve la même conception de la vie que dans **l'Ancien Testament** Textes bibliques 3, avec une insistance sur la vie offerte, donnée par Dieu. C'est dans la relation avec Jésus, le Christ, qu'elle se donne à connaître. C'est en ce sens que Jésus peut dire : « Je suis la Vie ».

Jean 14,6
Jésus lui dit: « Je suis le chemin et la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi. »

5. L'homme d'abord !

Marc 2,**23-28**

Or Jésus, un jour de sabbat, passait à travers des champs de blé et ses disciples se mirent, chemin faisant, à arracher des épis. Les Pharisiens lui disaient: « Regarde ce qu'ils font le jour du sabbat! Ce n'est pas permis. » Et il leur dit: « Vous n'avez donc jamais lu ce qu'a fait David lorsqu'il s'est trouvé dans le besoin et qu'il a eu faim, lui et ses compagnons, comment, au temps du grand prêtre Abiatar, il est entré dans la maison de Dieu, a mangé les pains de l'offrande que personne n'a le droit de manger, sauf les prêtres, et en a donné aussi à ceux qui étaient avec lui? » Et il leur disait: « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat, de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat. »

Pour les juifs, le sabbat est le jour du repos ordonné par Dieu. Ce jour doit être respecté et donne lieu à bon nombres d'interdits. Notamment, celui de circuler et « d'arracher des épis ». Dans cette histoire, on trouve une atteinte à ce qui résume l'essentiel de l'obéissance juive à la Loi de Dieu : personne n'est en droit de s'affranchir de la Loi divine. La réponse de Jésus relève dans un premier temps de la logique : il faut manger pour vivre et non vivre pour manger. C'est-à-dire que Dieu, dès le commencement, a voulu que le sabbat contribue au bien-être de l'homme et non à son asservissement. La loi est faite pour l'homme, elle est à son service. Jésus fait ici preuve d'une grande audace et surtout d'une grande autorité (ce qui va conduire ses adversaires à fomenter sa mort). Beaucoup de commentaires chrétiens estiment que dans cet épisode, Jésus libère les hommes d'une mauvaise compréhension de la loi. Le sabbat n'est plus un moyen de se construire une identité religieuse, devant les autres et devant Dieu. Les adversaires de Jésus sont dans cette logique : ils pensent que puisqu'ils respectent la loi, ils sont « bons » aux yeux des autres, mais aussi aux yeux de Dieu. Même si l'observance de la Loi est méticuleuse et sincère, ce n'est pas ça qui fait qu'on est aimé de Dieu. Ici, cette Loi est le signe par lequel Dieu affirme sa volonté de repos pour l'humanité, sa volonté de lui apporter la nourriture nécessaire à toute vie.: il faut manger pour vivre et non vivre pour manger.

Aller plus loin

1. Jusqu'où peut-on aller ?

Extrait d'un article d'Evelyne Schaller paru en 2007 dans Le Messager, hebdomadaire protestant régional d'Alsace et Moselle :
« Nous vivons dans un monde où la science fait des progrès phénoménaux : la durée de vie dépasse souvent la force du corps, l'on peut choisir le moment le plus favorable dans nos projets de vie pour la procréation, il devient possible de choisir la couleur des yeux, le sexe ou d'autres caractéristiques de l'enfant à venir, comme dans un supermarché. Beaucoup de nos contemporains se posent néanmoins des questions sur ces nouvelles technologies, sur l'euthanasie, la fécondation assistée, l'avortement thérapeutique ou encore sur les dérives du clonage génétique. C'est pour répondre à de telles questions existentielles que les éditions protestantes Olivétan proposent une petite collection intitulée « Convictions et société ». Il s'agit d'établir un trait d'union entre une société confrontée à de nouvelles problématiques et un protestantisme qui ose des pistes de réflexion audacieuses. Dans le cadre de cette collection, Jean-François Collange, actuellement président de l'Union des Eglises protestantes d'Alsace et de Lorraine mais aussi professeur d'éthique émérite à la faculté de théologie protestante de Strasbourg et ancien membre du Comité consultatif national d'éthique, de 1996 à 2004 propose une réflexion consacrée à la bioéthique (1).
Il rappelle l'objectif principal: l'importance d'être lu et entendu dans un monde laïc : « J'ai voulu montrer qu'il est possible d'aborder les problèmes éthiques d'une manière plus ouverte que celle qui est généralement véhiculée. Je suis aussi parti du constat que les points de vue qui ne sont pas réactionnaires sont mieux entendus ». Pour mieux faire comprendre l'évolution technique et scientifique galopante, le théologien prend d'abord soin de poser le concept de la bioéthique dans l'histoire de la médecine et de la science. Les enjeux pourront être mieux cernés si on comprend qu'il y a là le fruit d'une triple évolution: celle de la médecine après la seconde guerre mondiale, de la génétique et des techniques chirurgicales. C'est dans ce creuset d'avancée des sciences que se pose la nécessité d'une réflexion sur la bioéthique. Jean-François Collange définit la mission de celle-ci de la manière suivante : « La bioéthique se donne pour tâche d'ouvrir le monde des sciences, de la vie et de la santé aux conditions de son utilisation d'un point de vue moral ou éthique ». Mais c'est une tâche difficile, jouant avec les différentes sensibilités, religieuses, culturelles, historiques et bien d'autres encore.

Ces nuances et précautions sont exprimées par le titre de son livre : « La vie, quelle vie ? ». Pour le théologien, il est absolument nécessaire de bien poser les marques de la vie avant toute chose. À quel moment peut-on parler de vie ? Dès que deux cellules se rencontrent ou au moment où l'embryon devient un vrai projet de vie porté par ses parents ? Et jusqu'à quand peut on parler de vie décente et digne d'être vécue ? Aussi longtemps qu'il y a un souffle ou aussi longtemps que l'on peut s'assumer ? Autant de questions très difficiles qui sont abordées ici sous l'angle du respect de la personne humaine dans sa dimension relationnelle plutôt que sous celui de la sacralité de la vie strictement biologique. Conforme en cela à la tradition du protestantisme français qui se méfie d'un principe de vie érigé en valeur absolue, Jean François Collange met cependant en garde contre les dérives des techniques : « Si l'idolâtrie de la vie est poussée à l'extrême chez certains, d'autres en arrivent à une marchandisation de la vie ou pire encore, à une instrumentalisation des corps ». « La technique peut chercher à s'ériger en loi toute puissante », dit-il encore. En somme une tour de Babel qui vise plus haut que Dieu et divise plutôt qu'elle ne rassemble l'humanité. Jean-François Collange ne s'érige pas en donneur de leçon mais, avec beaucoup de clarté et d'humilité, pose surtout des questions et montre à quel point la démarche éthique est exigeante. « La position éthique, c'est de se tenir en réserve », précise-t-il et, se rapportant au philosophe Emmanuel Levinas: « Il n'y a qu'un seul péché, c'est de vouloir être à la place de l'autre ».
Dans son ouvrage, le théologien fait un tour rapide mais complet des positions juives, musulmanes, catholiques et protestantes sur les principales questions bioéthiques avant d'approfondir ce qui concerne le début de la vie – le statut de l'embryon, l'IVG, l'assistance médicale à la procréation… -, les clonages, les transplantations d'organes et toutes les questions liées à la fin de vie. S'il se déclare globalement optimiste – « l'aventure de la vie est si extraordinaire dès ses origines sur la planète et au-delà des événements dévastateurs qu'elle a déjà vécus… » -, il se montre extrêmement vigilant pour ce qui concerne les avancées du clonage reproductif : « Le laisser-faire des États-Unis d'une part, et la position intransigeante du Vatican d'autre part, ont empêché qu'une interdiction mondiale du clonage reproductif soit adoptée par l'ONU. Or il est urgent d'empêcher ce que l'on peut ici qualifier d'aberration ». Les enjeux sont en effet de taille pour l'être humain car il en va de sa liberté et de son identité, voire de l'avenir de l'humanité entière. »
(1) Jean-François Collange, La vie, quelle vie ? Bioéthique et protestantisme, Lyon : Olivétan, 2007.

2. Une rencontre qui change la vie

Dans cet extrait, l'auteur explique ce que peut être l'expérience de la rencontre

avec Dieu. Il expose les changements qu'une vie en Dieu provoque chez le croyant. Selon lui, la vie repose alors d'avantages sur la confiance que l'homme peut établir avec Dieu : cette confiance est vécue comme une délivrance, comme une vie nouvelle.

Michel Bertrand, Devant Dieu, Lyon : Les Bergers et les Mages, 2002 p.13-14 :
« Se tenir devant Dieu n'est pas de l'ordre d'un savoir, d'une évidence, mais d'une rencontre personnelle avec Christ. Une rencontre qui sauve, qui libère, qui pardonne, qui guérit. […] Une rencontre qui n'est pas le fruit des œuvres humaines et des exploits religieux, mais le résultat d'un acte d'amour dont Dieu a l'initiative. Si nous pouvons nous tenir devant Lui c'est parce que lui-même s'approche de nous tels que nous sommes. Cette rencontre n'est pas forcément spectaculaire. Elle n'a pas lieu un jour, une fois pour toutes. Mais elle est chaque jour cet événement par lequel une femme, un homme, se sent et se sait accueilli, aimé gratuitement par Dieu, quelles que soient ses performances ou ses défaillances spirituelles.
Dans cette position « devant Dieu » nous recevons notre identité véritable. Nous sommes reconnus et « justifiés » comme nous disons nous protestants, c'est-à-dire mis à notre juste place, dans une juste relation avec Dieu et avec les hommes. La foi est cette « confiance » disait Luther, cette confiance qui « nous arrache à nous-mêmes et nous établit hors de nous, pour que nous ne prenions pas appui sur nos forces, sur notre conscience, nos sens, notre personne, nos œuvres, mais que nous prenions appui sur ce qui est au-dehors de nous : la promesse et la vérité de Dieu qui ne peuvent tromper ». Une telle confiance n'est pas une disposition de l'esprit, une qualité morale ou un pouvoir humain, mais elle est l'œuvre du Christ en nous, certitude imprenable qui leste et enracine nos existences, assurance de sa présence même lorsqu'il nous arrive de l'oublier, puissance sans laquelle nous ne pourrions ni croire, ni vivre, ni espérer.
Cette confiance s'exprime notamment lors des récits de guérison. Dans ce passage de Marc, on voit des gens s'approcher de Jésus, le supplier avec une certitude à la fois totale et chancelante comme par exemple le père de l'enfant possédé quand il crie : « je crois, viens au secours de mon manque de foi » (9/24). Enfermé dans son tourment et son malheur cet homme pressent confusément que sans cette démarche de compassion du Christ vers lui, sa propre foi demeurerait infirme. La foi est tout entière dans cette rencontre, dans cette confiance qui nous tourne vers Dieu malgré nos limites et nos faiblesses. »

3. Apprendre à vivre

Luc Ferry, Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations, Paris : Plon, 2006.

Dans ce livre, le philosophe Luc Ferry propose une initiation à la philosophie en présentant de la manière la plus claire possible ses grands courants de pensée. Le titre de son ouvrage (Apprendre à vivre) laisse présager que la philosophie est justement un exercice intellectuel indispensable pour quiconque s'interroge sur le sens de sa vie. Dès le premier chapitre (« Qu'est-ce que la philosophie ? »), l'auteur indique que la condition humaine impose le travail philosophique : c'est bien parce qu'il a conscience de sa propre mort comme de celle des autres que l'homme part en quête de signification pour sa propre vie.
p.18-19 :
« La mort elle-même – le point est crucial si tu veux comprendre le champ de la philosophie – n'est pas une réalité aussi simple qu'on le croit d'ordinaire. Elle ne se résume pas à la « fin de la vie », à un arrêt plus ou moins brutal de notre existence. Pour se rassurer, certains sages de l'Antiquité disaient qu'il ne faut pas y penser puisque, de deux choses l'une : ou bien je suis en vie, et la mort, par définition, n'est pas présente, ou bien elle est présente et, par définition aussi, je ne suis plus là pour m'inquiéter ! Pourquoi, dans ces conditions, s'embarrasser d'un problème inutile ?
Le raisonnement, malheureusement, est un peu trop court pour être honnête. Car la vérité, c'est que la mort, à l'encontre de ce que suggère l'adage ancien, possède bien des visages différents dont la présence est paradoxalement tout à fait perceptible au cœur même de la vie la plus vivante.
Or c'est bien là ce qui, à un moment ou à un autre, tourmente ce malheureux être fini qu'est l'homme puisque seul il a conscience que le temps lui est compté, que l'irréparable n'est pas une illusion et qu'il lui faut peut-être bien réfléchir à ce qu'il doit faire de sa courte vie. Edgar Poe, dans un de ses poèmes les plus fameux, incarne cette idée de l'irréversibilité du cours de l'existence dans un animal sinistre, un corbeau perché sur le rebord d'une fenêtre, qui ne sait dire et répéter qu'une seule formule : Never more – « plus jamais ».
Poe veut dire par là que la mort désigne en général tout ce qui appartient à l'ordre du « jamais plus ». Elle est, au sein même de la vie, ce qui ne reviendra pas, ce qui relève irréversiblement du passé et que l'on n'a aucune chance de retrouver un jour. Il peut s'agir des vacances de l'enfance en des lieux et avec des amis qu'on quitte sans retour, du divorce de ses parents, des maisons ou des écoles qu'un déménagement nous oblige à abandonner, et de mille autres choses encore : même s'il ne s'agit pas toujours de la disparition d'un être cher, tout ce qui est de l'ordre du « plus jamais » appartient au registre de la mort.
Tu vois, en ce sens, combien elle est loin de se résumer à la seule fin de la vie biologique. Nous en connaissons une infinité d'incarnations au beau milieu de l'existence elle-même et ces visages multiples finissent par nous tourmenter, parfois même sans que nous en ayons tout à fait conscience. Pour bien vivre, pour vivre libre, capable de joie, de générosité et d'amour, il nous faut d'abord et avant tout vaincre la peur. »

Culture

1. La fureur de vivre

La fureur de vivre est un film américain, réalisé par Nicholas Ray et sorti en 1955. Son titre original est Rebel Without a Cause, qui se traduit littéralement par « Un rebelle sans cause ». Ce film a vite connu un succès mondial. Peut-être parce qu'il raconte la désespérance d'une jeunesse qui se cherche sans parvenir à mettre des mots sur sa souffrance et sa solitude. La fureur de vivre décline le thème de la difficulté à aimer, à vivre en relation avec les autres, avec soi-même aussi. Privé d'idéal, « de cause », le héros rebelle ne parvient pourtant pas à calmer sa « fureur » : il est pris dans un engrenage de mort.

2. La joie de vivre

La joie de vivre est un tableau d'Henri Matisse (1869-1954), peint en 1905. Une ample arabesque formée par les lignes et les couleurs atteste de l'intérêt naissant de l'artiste pour l'art oriental. L'emploi des couleurs pures, sans recours aux dégradés, et un dessin linéaire excluant les ombres est utilisé pour traiter une scène pastorale. Seules activités figurées : les plaisirs de l'amour, de la danse, de la cueillette et un état de volupté.Ce tableau célèbre la vie aux couleurs et aux plaisirs multiples : la vie est aussi une joie qui se donne à voir.

3. La vie ne vaut rien

L'auteur-compositeur français Alain Souchon signe cette chanson qui célèbre tout à la fois la légèreté et la complexité de la vie. En quête de sens pour sa vie, le sujet de ces paroles (« il ») mesure la fragilité d'une vie à laquelle les hommes ne cessent de chercher des explications. Ici, toutes les philosophies, les religions, les attitudes que les hommes prennent dans leur vie sont mises à égalité. Au-delà de toutes les convictions qui existent, toutes semblent chercher à percer le mystère de cette vie sans en avoir véritablement les moyens.

« Il a tourné sa vie dans tous les sens

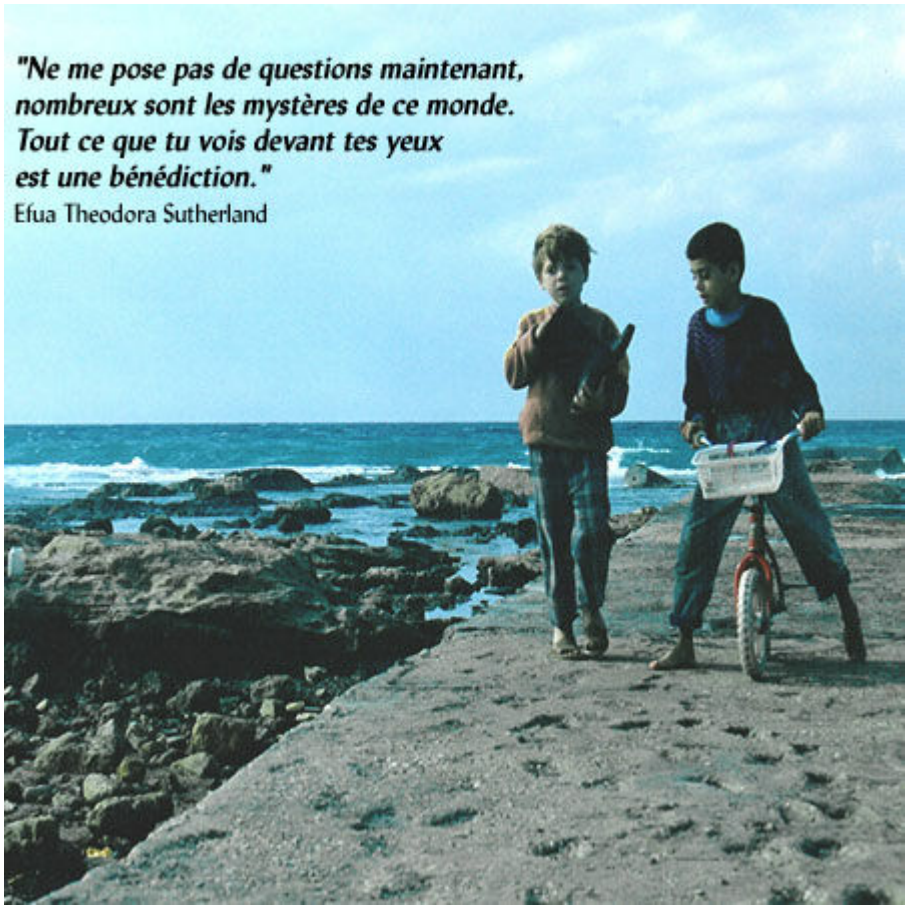
Pour savoir si ça avait un sens l'existence
Il a demandé leur avis à des tas de gens ravis
Ravis, ravis, de donner leur avis sur la vie
Il a traversé les vapeurs des derviches tourneurs
Des haschichs fumeurs et il a dit :
La vie ne vaut rien, rien, rien, la vie ne vaut rien
Mais moi quand je tiens, tiens, Là dans mes mains éblouies,
Les deux jolis petits seins de mon amie, Là je dis rien, rien, rien, rien ne vaut la vie,

Il a vu l'espace qui passe
Entre la jet set les fastes, les palaces
Et puis les techniciens de surface,
D'autres espèrent dans les clochers, les monastères
Voir le vieux sergent pépère mais ce n'est que Richard Gere,
Il est entré comme un insecte sur site d'Internet
Voir les gens des sectes et il a dit :
La vie ne vaut rien, rien, rien, la vie ne vaut rien
Mais moi quand je tiens, tiens, Là dans mes mains éblouies,
Les deux jolis petits seins de mon amie, Là je dis rien, rien, rien, rien ne vaut la vie

Il a vu manque d'amour, manque d'argent
Comme la vie c'est détergeant
Et comme ça nettoie les gens,
Il a joué jeux interdit pour des amis endormis,
Et il a dit : La vie ne vaut rien, rien, rien, la vie ne vaut rien
Mais moi quand je tiens, tiens, Là dans mes mains éblouies,
Les deux jolis petits seins de mon amie, Là je dis rien, rien, rien, rien ne vaut la vie. »

Aujourd'hui

1. Pour les chrétiens, la vie est fondamentalement un don offert par Dieu. Cette conviction n'empêche pas les chrétiens d'être lucides sur les malheurs que la vie peut parfois engendrer. Selon vous, la vie peut-elle toujours être perçue comme un don ? Pourquoi ?

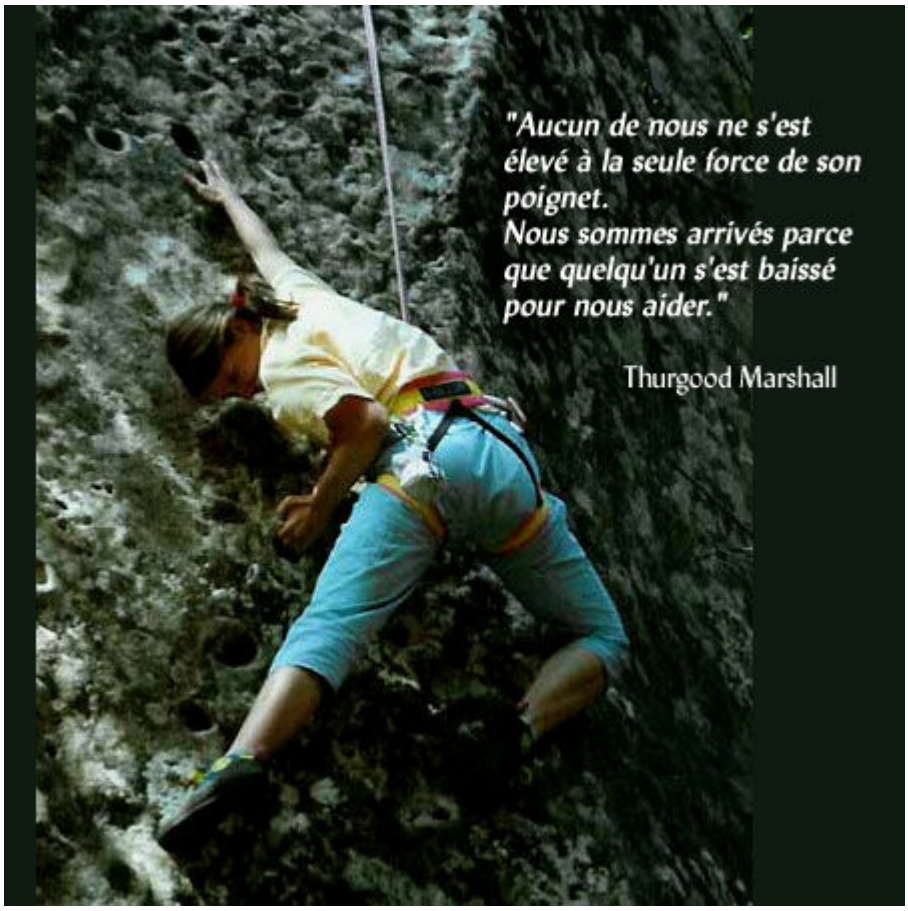


2. Selon vous, "croire en Dieu" donne-t-il un sens à la

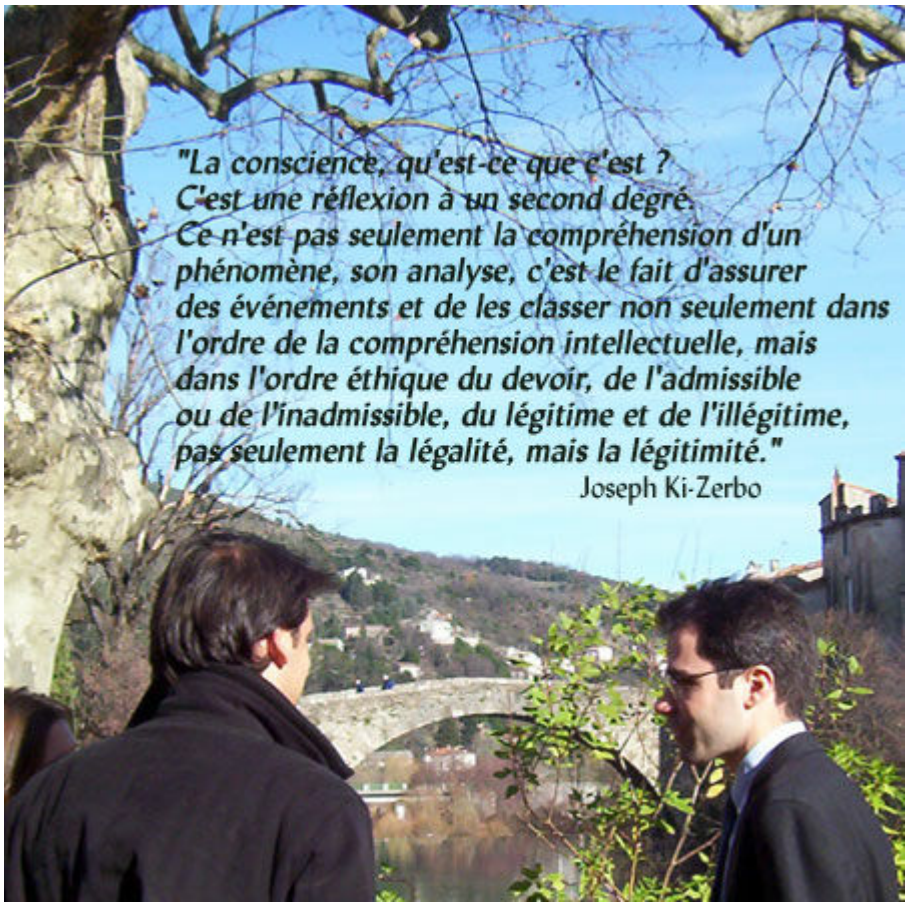
vie ? Pourquoi ?



3. Quelle définition donneriez-vous à l'expression "réussir sa vie" ? Pensez-vous que cette idée de "réussite" évolue ? Si oui, dans quel sens ?



4. La médecine a fait des progrès considérables en matière de soins, mais aussi d'assistance auprès des personnes en souffrance. De nombreux intellectuels s'en réjouissent ou s'en inquiètent : ils s'interrogent sur ce qu'il est permis ou non de faire en ce domaine. Pensez-vous que l'homme doit maîtriser les conséquences de ces avancées médicales ? Dans quelle mesure ?


"La conscience, qu'est-ce que c'est ?
C'est une réflexion à un second degré.
Ce n'est pas seulement la compréhension d'un
phénomène, son analyse, c'est le fait d'assurer
des événements et de les classer non seulement dans
l'ordre de la compréhension intellectuelle, mais
dans l'ordre éthique du devoir, de l'admissible
ou de l'inadmissible, du légitime et de l'illégitime,
pas seulement la légalité, mais la légitimité."
Joseph Ki-Zerbo

Glossaire

Bibliographie

1. L’éthique et la vie

Auteur(s) : **Quéré France**

Éditeur : Odile Jacob
Ville d’édition : Paris
Publication : 1991

Ouvrage théologique spécialisé.

2. La vie. Quelle vie ?

Auteur(s) : **Collange Jean-François**

Éditeur : Olivétan
Ville d’édition : Lyon
Publication : 2007

Ouvrage de réflexion. Facile d’accès.

3. Le souci des autres au fondement de la loi juive

Auteur(s) : **Bernheim Gilles**

Éditeur : Calmann-Lévy
Ville d’édition : Paris
Publication : 2002

Ouvrage de théologie juive, spécialisé.

4. Noces à Tipasa

Auteur(s) : **Camus Albert**

Editeur : Gallimard
Ville d’édition : Paris
Publication : 1972

Recueil des premières nouvelles de Camus. Facile à lire.